

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction Claire Dupont
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



STÉPHANIE AFLALO

Du 10 au 20 janvier 2024 à 19h,
les samedis à 18h,
relâche le dimanche 14 janvier

Tarifs

Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19€
Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1h15

L'AMOUR DE L'ART

Service presse

Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél. : 01 43 57 78 36
Port. : 06 61 34 83 95

DISTRIBUTION

Conception

Stéphanie Aflalo

Écriture et jeu

Stéphanie Aflalo

Antoine Thiollier

Création vidéo

Pablo Albandea

Régie générale

Romain Crivellari

Production, diffusion et administration

Maria-Carmela Mini

Lisa Antoine et

Adèle Devos - Latitudes Prod.

Spectacle produit par

les Divins animaux

Fanny Paulhan

Production

johnny stecchino

Production déléguée et diffusion

Latitudes Prod.

Coproduction

Studio-Théâtre de Vitry

Avec l'aide

du département du Val-de-Marne

Tournée 2024

Festival Singulier·es

le 104

24, 26 et 27 janvier

Le Louvre Lens

10 février

Nantes Théâtre universitaire

21 mars

L'AMOUR DE L'ART

Stéphanie Aflalo, metteuse en scène et comédienne, maîtrise depuis longtemps l'art du décalage. Dans *L'Amour de l'art*, elle s'associe au comédien et metteur en scène Antoine Thiollier et nous invite à une visite guidée et déroutante, culturellement incorrecte, poétiquement pertinente. Sur scène, un duo de médiatrices culturelles à l'air très sérieux, lasers rouges en main, analyse une série de peintures. De détails anachroniques en digressions intimes, leur discours sur l'art transgresse tous les usages et déclenche une fatale envie de rire. Iels tentent de « faire parler » les tableaux, mais leur langage les recouvre, si bien qu'on ne les voit plus vraiment... à moins qu'il ne soit possible de les voir « autrement » ? Au-delà du rire, le spectacle interroge : et si les conventions du « monde de l'art » étaient ridicules ? Notre regard peut-il être libéré de la grandeur des œuvres ? *L'Amour de l'art* nous invite à y regarder de plus près et enfin, à nous regarder. Et nous, spectateurs, spectatrices, que voyons-nous ?

Elsa Kedadouche

PHOTOS



© Romane Kane

ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : L'Amour de l'art s'inscrit dans vos Récréations philosophiques. D'où vous est venue cette idée ?

Stéphanie Aflalo : J'ai fait des études de philosophie pendant cinq ans, à distance car mes études principales étaient celles de théâtre et j'avais envie de continuer la philosophie en dehors des voies universitaires. J'ai ainsi créé un spectacle à partir d'*Histoire de l'œil* de Georges Bataille, auteur autour duquel j'avais fait un mémoire sur l'articulation de l'expérience érotique et l'expérience mystique dans son œuvre. La question que je me suis posée est comment dire et jouer Bataille, lui qui défendait l'idée selon laquelle la parole est une transgression de l'expérience mystique, celle-ci se suffisant à elle-même sans avoir à être encapsulée dans un autre langage. En d'autres termes, pour être un vrai mystique, il faudrait ne pas parler de ses expériences. Or le paradoxe c'est que pour dire cela, Bataille utilise justement la parole. Et moi pour dire Bataille disant cela, mon instrument est aussi la parole... Donc il y avait déjà, avec ce premier opus, un embryon de ce désir de porter des questions philosophiques sur scène.

Puis, j'ai eu envie de travailler sur Wittgenstein. C'était un auteur que j'avais peu étudié et dont j'étais curieuse. J'ai procédé comme si j'avais des examens à passer en me disant que cela donnerait lieu à une forme théâtrale inédite en fonction de ce que je trouverais. J'ai ainsi créé *Jusqu'à présent, personne n'a ouvert mon crâne pour voir s'il y avait un cerveau dedans*. C'est après ce spectacle qu'est née l'idée d'une série. Le titre Récréations philosophiques m'est venu assez facilement : cela correspondait à ma volonté de n'être ni didactique ni pédagogique mais de partir de cette chose sérieuse qu'est la philosophie et de l'aborder sous le prisme du jeu. Par ailleurs « récréation » venait du fait qu'alors j'étais essentiellement comédienne et que ce travail d'autrice et de metteuse en scène venait comme

une pause récréative. Aujourd'hui, cela n'est plus le cas mais le fait d'avoir commencé comme cela m'a aidé à avoir de la légèreté dans la création.

L. D. : Justement, quelle place a aujourd'hui ce travail d'autrice et de metteuse en scène par rapport à votre travail d'interprète ?

S. A. : Aujourd'hui les deux s'équilibrent et je les pense très complémentaires. Mais c'est grâce à mon travail d'interprète, notamment en participant à des projets où il y avait une grande place faite à l'écriture de plateau, que je me suis décomplexée de la question de l'écriture. Cela m'a donné confiance dans la possibilité de composer ma propre partition. Mais j'aimerais continuer à faire les deux car travailler avec d'autres imaginaires, d'autres langues, permet de ne pas me scléroser.

L. D. : Pourquoi cette fois avoir choisi l'art comme terrain de jeu ?

S. A. : J'avais envie de travailler avec Antoine Thiollier qui a coécrit le spectacle avec moi et on se proposait des choses sans jamais tomber d'accord. Puis, une fois, dans la maison de campagne d'un ami, j'ai vu un enfant feuilleter un livre d'art et le commenter de manière très drôle. J'ai eu envie de demander à des enfants de faire le même exercice puis j'ai abandonné car c'était un peu court ! Cependant cette intuition première est revenue en lisant *L'Amour de l'art* de Pierre Bourdieu et Alain Darbel. La thématique s'est précisée. Nous pouvions dépasser le gag et creuser cette piste qui consiste à s'interroger sur la manière dont le musée, censé être accessible à toutes et tous, et malgré une volonté d'inclusion, renforce une sacralité et un sentiment d'illégitimité à parler des œuvres qui y sont présentées. Dans une interview, Bourdieu raconte ainsi que dans un documentaire, on voit un prolo et un bourgeois – je reprends ses termes – qui passent devant un tableau. Le prolo est embarrassé de sa propre inculture et refuse de dire

ENTRETIEN

quoi que ce soit. Le bourgeois dit « Excellent, remarquable ! ». Il n'en sait pas plus mais met un mot passe-partout par dessus. Cette question m'a intéressée : cela ressemblerait à quoi de ne pas s'inhiber, que l'ignorance ne devienne pas une injonction au silence ? Comment pourrait-elle devenir un principe créatif et pas une source de honte ?

L. D. : *Une constante de votre travail dans ces Récréations et dans votre dernier solo, Live, est de jouer avec les codes...*

S. A. : J'aime cette idée d'identifier les codes. Je suis peut-être devenue « wittgensteinienne » après ma première Récréation ! J'ai en effet, grâce à lui, développé une méthodologie : aborder un thème en repérant les jeux de langage qu'il implique afin de distinguer les éléments stéréotypés, de les redistribuer, de recomposer. Avec, toujours, une dimension parodique comme moyen de déconstruire les valeurs établies, de dévoiler les paradoxes et l'absurdité des normes, qu'elles soient morales, culturelles, sémantiques, esthétiques. Je vois la parodie non comme une simple moquerie mais comme le moyen d'accéder à une forme de créativité, d'ouvrir la voie à de nouvelles perspectives.

L. D. : *L'humour est-il une donnée indispensable à votre travail ?*

S. A. : Quand j'étais à l'école, j'étais tragédienne. J'adorais Claudel, Shakespeare, mais pas ses comédies ! Comme jeune fille, je trouvais vulgaire le comique. Puis des professeurs m'ont forcée à aller vers cette dimension et j'ai découvert le plaisir de jouer cela. Mes premiers goûts de lectrice de théâtre n'en étaient malgré tout pas très éloignés puisqu'ils me portaient vers Beckett et Ionesco. Chez eux, il y a un humour absurde, toujours relié cependant à quelque chose d'inquiétant, à une conception comico-tragique de la condition humaine. Comme spectatrice, j'ai par ailleurs de plus en plus de mal avec les œuvres trop sérieuses. Cela ne veut pas dire

me réduire au comique : je suis fan d'Andrei Tarkovski chez lequel il y a peu d'humour... Mais comme le disait je crois Bataille, le sérieux c'est l'ennemi du grave. J'aime donc autant le grand comique que le grand tragique. Je suis surtout attachée aux principes ludiques, à l'idée de construire des petits jeux, avec leurs règles propres. J'adore de ce point de vue le travail de Forced Entertainment, compagnie qui réussit à mettre en place des principes de jeu qui frôlent presque la bêtise par leur simplicité, mais amènent à des endroits vertigineux.

L. D. : *Vous faites une analogie entre le travail du guide et celui de l'acteur·ice. En quoi ces deux métiers se ressemblent ?*

S. A. : Leur métier est de parler, et plus encore, de faire parler les autres. Le guide doit faire parler un tableau, l'acteur et l'actrice doivent faire parler un auteur, une autrice. Ici il s'agissait donc de faire dire quelque chose au tableau coûte que coûte, avec l'autorité, également, que leur confèrent leurs fonctions : on fait confiance au guide le temps de la visite, tout comme on s'en remet aux acteur·ice·s le temps de la représentation. Le contrat social tacite est celui de leur légitimité à parler. Nous voulions voir comment s'amuser de ce contrat, ne pas en respecter les termes et s'autoriser des paroles « illégitimes » en regard du savoir sur l'art.

L. D. : *Comment avez-vous choisi les tableaux ?*

S. A. : Nous en avons beaucoup au départ mais nous avons choisi de ne garder que les chefs-d'œuvre reconnus et nous avons éliminé la peinture moderne et contemporaine. En effet, comme il y a dans le spectacle l'ambiguïté d'un sabotage – on ne sait pas très bien si on se moque de certains discours vulgarisateurs sur l'art ou des tableaux eux-mêmes – il était important que la question de la « valeur » de ces tableaux ne se posent pas, qu'ils soient à l'abri des possibilités de moquerie. Puis, dans un second temps, il m'est apparu que nous pourrions faire un petit lien

ENTRETIEN

thématique entre toutes les œuvres, qui est celui de la mort, petit lien que nous forçons parfois !

L. D. : *Avez-vous eu peur de décrédibiliser l'art en jouant sur les codes de sa réception ?*

S. A. : C'est un peu le sens de l'exclusion des œuvres post XVII^e siècle... Mais j'avais surtout peur qu'on ait l'air de se moquer du manque de « culture », de déclencher uniquement des rires savants discriminant ceux qui n'ont pas les codes et parlent « sans savoir ». Ce qui m'intéressait c'était au contraire de laisser de la place à des discours non « contraints ». Car le dégoût vient souvent d'un mauvais apprentissage. De ce point de vue, Thomas Bernhard est une de mes références, avec *Maîtres anciens* notamment. Dans *Extinction*, il écrit qu'on dégoûte les enfants de l'art en leur « *cognant la tête à tout moment contre une colonne ou contre un mur grec ou romain* ».

Pour nos conférenciers, nous nous sommes vraiment inspirés des visites que nous avons faites dans les musées : très souvent le discours part de bonnes intentions mais est très infantilisant et souvent truffé d'anachronismes et de raccourcis. Le texte que nous disons est donc une exagération de ce que nous avons pu entendre dans le cadre homologué du musée. Mais je ne voulais pas non plus transformer les conférenciers en « sachants » dont nous nous serions moqués. La direction de jeu n'était donc pas d'interpréter un conférencier ridicule qui dirait n'importe quoi ni le surplomb d'un professeur devant un amphithéâtre rempli d'étudiants, mais plutôt la vulnérabilité d'un élève qui passe un examen devant un jury. Pour écrire, j'ai d'ailleurs adopté la méthode de l'interro surprise. J'avais fait une liste de questions induisant bien sûr parfois des réponses à côté, mais la règle du jeu était de répondre à toutes. Même lorsqu'on ne savait pas, il fallait par exemple donner le titre, l'auteur, l'année de la peinture. Et très rapidement cela a donné un décalage qui m'a beaucoup plu entre un langage soutenu, scolaire, qui veut bien faire, et

les réponses parfois totalement fantaisistes. C'est cette dialectique-là que nous avons voulu garder dans le jeu, au plateau.

STÉPHANIE AFLALO

Stéphanie Aflalo est comédienne, auteure, metteuse en scène et musicienne. Parallèlement à ses études théâtrales, elle poursuit des études de philosophie à distance, consacrant ses mémoires à Nietzsche et à Bataille.

Elle joue sous la direction de Marion Chobert, Maya Peillon, Milena Csergo, Hugo Mallon, Bruno Baradat, Grégoire Schaller (*Crash*, mis en scène avec Florian Pautasso), Yuval Rozman (*Tunnel Boring Machine*, *The Jewish Hour*) et Florian Pautasso (*Quatuor Violence*, *Incroyable Irraisonnable Impossible Baiser*, *Flirt*, *Tu iras la chercher*, *Notre Foyer*, *Loretta Strong*, *Les Perdants*, *Zoo*). Elle met en scène *Graves épouses/animaux frivoles* d'Howard Barker, *Lettres Mortes* (lettres d'internés psychiatriques et derniers mots de condamnés à mort), et deux solos : *Histoire de l'œil*, adapté du roman de Georges Bataille, et *Jusqu'à présent, personne n'a ouvert mon crâne pour voir s'il y avait un cerveau dedans*, inspiré de la philosophie de Wittgenstein. Cette pièce constitue le premier volet d'un projet à long terme baptisé Récréations philosophiques qui entremêle théâtre et philosophie, théorie et pratique, de manière intime et ludique.

Le deuxième volet de cette série, *L'Amour de l'art*, est créé en septembre 2022 au Studio-Théâtre de Vitry. La même année, elle crée sa compagnie, johnny stecchino, accompagnée en production déléguée par Latitudes Prod.

En 2023, elle participe à la création d'*Ahouvi* de Yuval Rozman joué au Théâtre du Rond-Point du 7 au 25 novembre, et a présenté en mars son nouveau solo *LIVE*, sous forme de concert à la POP (Paris).

ANTOINE THIOILLIER

Comédien, auteur et metteur en scène, Antoine Thiollier est membre de l'ensemble de création théâtrale L'éventuel hérisson bleu. Depuis 2017, il est délégué artistique de La Brèche festival, événement cofondé avec Romain Louveau, pianiste et directeur musical, avec comme projet de renouveler l'approche et la forme de présentation du répertoire et des créations en musique. Il se forme au Cours Florent et travaille avec Jean-François Sivadier, Pierre Debauche, Yves-Noël Genod, Françoise Merle, Delphine Eliet, Sylviane Fortuny et Stéphanie Aflalo. Il est en outre diplômé en histoire à Paris 1 Panthéon Sorbonne (master 2) et en administration culturelle à Paris-Dauphine. En tant qu'auteur, il est lauréat de Création en Cours - Ateliers Médicis, primé lors des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre (Prix Jean-Jacques Lerrant 2012) puis lauréat de la Bourse d'écriture de la Fondation Beaumarchais SACD pour son premier projet d'opéra et enfin finaliste du Prix Annick Lansmann pour son premier texte jeune public. Il écrit ou mène plusieurs créations dans lesquelles il interroge la connaissance et la culture dans une approche intuitive et émotionnelle : création jeune public *Victor Bang*, l'opéra *Les Constellations*, *Un lieu incertain* d'après Fred Vargas pour L'éventuel hérisson bleu ; l'opéra *Faust* avec Jacques Perconte, le récital *Un Voyage d'Hiver* d'après Schubert avec Miroirs Étendus, compagnie de théâtre lyrique, et, plus récemment, *Carmen* pour La Brèche festival.

SPECTACLES À SUIVRE - TEMPS FORT DANSE

Du 17 au 20 janvier, *Ne me touchez pas* - spectacle de Laura Bachman



© Christophe Manquillet

Du 26 au 28 janvier, *The Power (of) The Fragile* - spectacle de Mohamed Toukabri



© Christian Tandberg

Du 26 au 28 janvier, *Cellule* - spectacle de Nach



© Dainius Putinas